



© William CLAXTON

## Le jazz en son royaume

*Manifeste photographique sublime dédié au jazz vivant, Jazzlife a permis à William Claxton d'exprimer à fond son expressionnisme en noir et blanc. La réédition de l'ouvrage, 45 ans après sa première sortie, est un événement autant pour les fans de jazz que pour les amateurs de photo.*

par André GREINER

**O**UVRAGE monumental par sa taille (40,5 x 28 cm), son poids (7 kilos), et son prix (150 euros) *Jazzlife* (Taschen) ne constitue pas une étude intensive de plus sur le jazz et sur ce qu'il a pu produire d'essentiel. Non, ce livre singulier est le carnet de bord du grand photographe américain William Claxton et de l'éminent musicologue allemand Joachim E. Berendt qui organisa le reportage, véritable odyssee sur les territoires du jazz, entre côte est et côte ouest des États-Unis en 1960. La date a son importance, car elle a permis au photographe de fixer sur la pellicule les pionniers tout aussi bien que les musiciens de légende à leur apogée.

Embarqués dans une Chevrolet Impala « à ailerons géants incurvés presque à l'horizontale avec de gros feux arrière en forme de poissons », les deux compères ont sillonné dans une incessante fuite en avant toutes les pistes du jazz, avec à la clé, une réévaluation en profondeur et très fouillée de toute l'histoire de la musique noire nord-américaine.

De long en large et en diagonale, Claxton et son compagnon ont finalement ratissé large : « Le plan de Joachim, déclare le photographe, consistait à partir de Manhattan, de passer par Philadelphie et Washington, de descendre vers la Nouvelle-Orléans et Biloxi en traversant les états côtiers, de remonter le long du Mississippi jusqu'à Memphis, puis de continuer vers Chicago, St Louis, Detroit et Kansas City. Après quoi il fut question de mettre le cap sur Las Vegas. De retourner ensuite à New-York, de monter à Boston pour visiter la Berklee School of Music, puis de finir le périple aux festivals de jazz de Montreux et de Newport ».

Le voyage a duré quatre mois pendant lesquels William et Joachim ont mis en application le fa-

meux précepte attribué à Jean-Paul Sartre : « *Le jazz c'est comme les bananes, il faut les consommer sur place* ».

Avoir la chance de surprendre Monk, Mingus, Miles David et le Duke, mais aussi Roland Kirk, Gery Mulligan, Freddy Hubbard et des centaines d'artistes en privé ou en public dans leur barrio change la donne. Pouvoir les rencontrer et leur parler en connaisseur d'une manière sincère et authentique aussi. Finalement les deux « journalistes » ont eu accès à tous les compartiments de la grande sphère du jazz : appartements privés, backstages, séances d'enregistrement, concerts en live, clubs anonymes ou mythiques, syndicats, pénitenciers. « *A la Nouvelle-Orléans, signale Claxton, nous avons vécu la kermesse d'un club créole et aussi des enterrements. Quand le membre d'un orchestre ou d'une loge meurt, ses compagnons et ses amis accompagnent son cercueil de sa maison ou de son église jusqu'au cimetière pendant que l'orchestre joue un "dirge" lent et solennel. Puis la cérémonie achevée, les musiciens entonnent des airs joyeux et tout le monde se met à danser et à chanter...* ».

Contrairement à de trop nombreux photographes soucieux de capturer en priorité l'image désespérée et l'ambiance cafardeuse du jazz sur fond de discrimination raciale et sociale, William Claxton s'est attaché à démontrer que le jazz n'était pas que ça en photographiant, dans un pays donné et à une époque donnée, une musique pleine de joie de vivre et d'une énergie débordante, d'une vitalité primordiale et d'une ironie pétillante.

Merci, cent fois, mille fois, à l'éditeur d'avoir pris le risque de rééditer et d'actualiser *Jazzlife*, formidable pièce de collection recherchée par autant d'amateurs de jazz que de photographie.

△ Photo ci-dessus : le batteur Philly Joe Jones